

Le masque est le miroir de l'âme

Extrait du journal de Théodore Eglantine, ingénieur d'origine helvétique. On lui doit d'avoir expliqué comment les statues géantes de l'Ile de Pâques ont été déplacées puis érigées. Tombé amoureux de ce lieu atypique, il y resta, y mourut même en janvier 2015, en nous laissant de précieuses informations grâce à ses nombreux écrits.

Pour faire connaissance avec ce personnage, lire sur le blog :

« **L'île de Pâques et autres mystères. Souvenirs de Théodore Eglantine** »

[lien vers le site](#)

«

Rapa Nui, le 2 octobre 2013

Vieillir me fait en un sens rajeunir. Je ne peux pas expliquer cette drôle de sensation, comme un rétrécissement, une abolition des distances, des limites et frontières de toutes sortes. Je suis comme en pleine porosité. Comment dire ? Je suis vieux mais je sens tout, je ne suis plus séparé. En paix... je ne le crois pas. La ligne de fracture est trop profonde. Elle porte un nom, le tien, toi mon seul et unique amour, Colombe. Mais plus séparé, cela oui. Je me sens au cœur, je ne peux pas mieux te dire, comme profondément relié à moi-même et au monde. Du coup, les souvenirs affleurent. Quelque chose s'est comme entrouvert. Et remontent à la surface des images, des odeurs, des moments du passé. C'est bizarre, vraiment bizarre, tout ce grand télescopage. On dirait des espèces de compressions. On dirait que plus cela vient de loin, plus cela est présent.

Tiens, l'autre jour par exemple, j'étais sur la plage à contempler une petite fille trainée par ses parents car il fallait, vite, retrouver le groupe et la guide, avec son parapluie hissé en l'air comme un paratonnerre. C'est vraiment bizarre, encore quelque chose de bizarre, ces façons qu'ils ont maintenant de visiter les sites, les touristes. C'est « *Trois p'tits tours et puis s'en vont* ». C'est à se demander ce que d'un séjour si bref ils retiendront. Plus de place pour rien : nulle baignade, nulle rêverie. Pauvre petite fille, déjà si loin de Rapa Nui. Tu vois, Colombe, j'ignore et à vrai dire je me moque de savoir exactement pourquoi, mais de regarder cette gamine m'a balayé le visage. D'un coup, je me suis retrouvé comme nu, sans âge,

propulsé à ma table de jeune homme studieux, face au Léman de mon enfance. C'est indescriptible comme expérience. Cela en serait presque troublant si je n'avais pas comme toi confiance dans les souveraines correspondances, celles qui dissolvent les artifices et nous propulsent au cœur du Grand Tout.

Je suis heureux, Colombe, léger de tout mon poids comme jamais. Je ne pouvais même pas y songer, encore moins l'espérer. Je suis heureux. Je suis tantôt là-bas, tantôt ici. Qu'importe, puisque je suis. Tantôt avant, tantôt maintenant. Mais je suis. Je suis, je suis, je suis. Comment te dire ? Je ne peux pas te dire : c'est juste formidable !

Et donc, l'autre jour, je me suis revu à ma table. Non : j'y étais réellement, pleinement. Je suis vieux, Colombe, peut-être fou, mais ravi ! Quelle magie ! Quelle féerie ! J'étais à ma table et sais-tu ce que j'y faisais ? Je lisais. Tu me diras, rien de plus normal pour un jeune homme studieux. Et tu auras raison. Car avec tout ce que l'on attendait de moi à la maison, il valait mieux que je lise et que j'aime lire. Mais que lisais-je ? Un récit d'expédition à l'Ile de Pâques. Tu me rétorqueras, rien de plus normal chez un jeune homme studieux programmé de longue date par papa-maman, grand-papa-grand-maman, pour lui-même se rendre dans ces contrées ultramarines et percer certains de leurs mystères. Tu auras encore raison. Sauf que je lisais un écrit passionnant, celui d'un certain Alphonse Pinart, qui avait exploré l'île en 1877. En parallèle de mes études et premiers essais, j'ai beaucoup enquêté sur cet individu. Et cela, personne ne le sait. Cela a longtemps été mon jardin secret, ma petite récréation. Cela me changeait des strictes, si strictes questions techniques permettant d'échafauder différentes hypothèses sur les modes d'érection des Moaïs. Avec lui, enfin, oui enfin, j'étais dans de l'épique. Il me fascinait. Quoi me fascinait ? Sa splendeur et sa décadence. Ce n'est pas plus compliqué. Comment le dire autrement ? Une vraie caricature, ce Pinart. Mais il faut se méfier des caricatures et gratter, prendre la peine de chercher ce qui se cache derrière. Je voulais en effet comprendre. Après tout, j'étais dans la même position que lui, à peine quelques décennies plus tard. Oui, je voulais comprendre pourquoi tant rêver, tant arpenter, être reconnu, arriver si haut et chuter. Chuter à en mourir seul, anonyme, sans le sou. Je voulais comprendre car j'étais effrayé, allant même jusqu'à imaginer, puis craindre, une malédiction pesant sur ce genre de personnage en mal d'exploration. Tu t'imagines ? Et

si moi aussi, à force de vouloir tirer au clair certaines questions, j'en venais un jour à finir dans un tel état, délétère ? C'est à ce Pinart que je dois, comment te dire, Colombe, ma chérie, oui... que je dois mon engagement sincère dans la carrière et son antidote nécessaire : la distance. C'est Pinart qui m'a sans le savoir le premier alerté sur les dangers de cette passion archéologique alors que tout le monde autour de moi, depuis ma naissance -que dis-je ? avant ma naissance!- ne me racontait qu'une version de la légende : la dorée. A l'imaginer crever dans son coin comme même ne crèvent pas les chiens, après tant d'exploits et de faste, j'eus un doute, le doute salvateur. Celui qui me permit d'honorer ma prime passion sans y sacrifier trop de raison.

Je te dirais qu'en premier lieu, ce Pinart m'agaça au plus haut point. Figure-toi, en effet, qu'il avait balayé avec une parfaite arrogance, doublée d'une totale ignorance, l'existence de mon propre objet de recherche. Quelle surprise et quelle rage furent les miennes à la lecture de ces lignes aussi cruelles qu'inconsistantes: « *La statue une fois isolée de la roche mère, il devenait facile de la faire glisser sur la pente naturelle jusqu'à la place qui lui était assignée d'avance. Là le sol avait été préalablement creusé assez profondément pour contenir le corps jusqu'au buste, qui seul émergeait, puis insensiblement, sans un déploiement considérable de forces, elle était soulevée à l'aide de fragments de rochers que l'on disposait en dessous, formant ainsi un plan incliné, ou plutôt un énorme coin dont la base plus épaisse correspondait à la tête, ainsi consolidée et relevée ; l'excavation était comblée, le plan incliné détruit, et la statue se trouvait définitivement érigée* ». Donc, en résumé, à l'écouter, enfin plutôt à le lire- lui, il faut quand même le dire, le non spécialiste, puisqu'il était linguiste -, savoir comment on avait pu mettre debout des colosses de plusieurs mètres, parfois loin de leur lieu de fabrication, cette question n'existait tout bonnement pas ! Tout le monde s'était cassé la tête et le nez dessus, je m'apprêtais à faire de même, la fleur au fusil de mes aïeux et lui enfonçait le clou en affirmant : « *L'exécution de ce travail qui de prime abord paraît considérable, qui a tant étonné les voyageurs et suggéré de nombreuses hypothèses, est cependant d'une grande simplicité* ». Je t'assure avoir à l'époque fulminé, ruminé et sans aucun doute voulu abattre, non le mot n'est pas trop fort, oui abattre ce Pinart. J'avoue maintenant que sa coupable désinvolture fut pour moi une source inestimable de motivation.

D'un autre côté, j'avoue -qu'ai-je à perdre maintenant?-, oui j'avoue bien volontiers n'avoir pas cessé de lire et relire sa relation de voyage dans l'île. Car elle m'émerveilla. Tant par ce qu'il racontait que comme il le racontait. Décidément, un vrai personnage, cet Alphonse Pinart, auteur de son propre mythe grâce à ses aventures et à son style. Je lui en ai voulu, ça oui. Mais je lui ai rendu grâce de tant me transporter avec ce récit construit comme une incroyable intrigue. A la vérité, j'ai eu grande hâte de me glisser dans ses pas, d'accoster comme lui, un jour de Pâques 1877, de parcourir à sa suite caps, falaises, baies, pointes, criques, pentes, cratères, mamelons, sentiers, cavernes, plaines, allées, côtes, aiguilles. Avec lui, j'ai enjambé des flaques d'eau sulfureuse, j'ai gagné un surplomb d'où embrasser la beauté de tous ces joncs, bananiers, roseaux, mûriers, mimosas, champs de canne à sucre, lichens et hautes verbénacées. Fondu en lui, je me suis étonné face aux tumulus, aux sépultures, aux murailles de pierres, aux statues assorties de grattoirs, de couteaux et de lances en obsidienne. Je me suis régalé de ces cochons sauvages qui, aux côtés des poules, bœufs, moutons, rats, chevaux et lapins, peuplaient un paysage autant sculpté par les hommes que par les orages. Oui, je me suis régalé de ces cochons qui terrorisaient par leur nombre et leurs cris les natifs. Cela oui. Mais j'avoue, je n'ai plus rien à perdre maintenant, ne m'être jamais plus régalé qu'à une vue. Oui, à une vue. Non pas à un mets, mais à une vue. Celle de la reine. Comme Pinart, je ne m'en suis pas remis et peut-être n'ai-je agi que pour éprouver, enfin éprouver comme lui, avec toi Colombe, l'émoi face à pareille triste beauté : *« Vêtue d'une large « gaule » à la manière des femmes de Tahiti, la tête couverte d'un panama, les épaules enveloppées d'un tartan écossais, les pieds nus, la reine, debout entre ses deux filles, nous attendait à la porte de sa case. D'un aspect intelligent, la figure encadrée par de longs cheveux noirs régulièrement coupés au-dessus des oreilles, elle ôte gravement son chapeau de ses deux mains pour répondre à notre salut, nous tend gracieusement la main et nous présente ses deux filles. Elle nous fait entendre que l'ainée, enfant de cinq ou six ans, aux traits de Napolitaine, aux grands yeux noirs pensifs, aux longs cheveux bruns cerclés d'un diadème de clinquant, parure de quelques Saint de bois parti avec les missionnaires, est aujourd'hui reine, et qu'elle, sa mère, exerce seulement les fonctions de régente. La seconde fille, aux cheveux châtain foncé, semble plutôt un enfant exilé des faubourgs de Paris, perdu dans ces solitudes, qu'une métisse kanake ».*

Les présentations sont faites. Je te l'avais bien dit, Colombe. Pinart avait le chic. Sacré style, ce Pinart. Je passe sur le récit du diner, assez surréaliste, chez ces surprenantes éminences. Car ce qui m'a touché, c'est bien davantage le pathétique de cette femme, fraîchement veuve du colonisateur Dutrou Bornier, réclamant à la fois le protectorat de la France pour se garder des convoitises chiliennes, américaines et même allemandes, et une croix, une simple croix en bois à planter sur la tombe de son époux. Pinart fut touché -car sans ça, point de style- par ce pauvre être propulsé à un rang aussi dérisoire qu'important. Il faut lire entre les lignes et j'ai pour ma part toujours ressenti beaucoup d'empathie, à travers lui, chez lui, pour cette « reine sauvage devenue régente ». La photographie qui immortalisa leur rencontre est à ce titre éloquente. J'ai remonté le fil jusqu'à elle grâce aux gravures dont elle fut l'inspiratrice. Entre eux, un échange de regards, mais pas celui entre le civilisé et le non civilisé. Non : un regard à hauteur d'homme et de femme, empli d'attrait et de pitié.

Je te l'ai dit, Colombe : il faut lire entre les lignes car ce Pinart est dans son récit aussi muet sur la reine, ses penchants pour elle, que sur un autre chapitre. Sacré Pinart. Je le remercie encore de m'avoir agacé, de l'avoir envié, car grâce à ce mélange de sentiments contradictoires, ma curiosité n'a fait qu'augmenter. Et toujours je me demandais comment, pourquoi, après la splendeur, la décadence. Objectivement, il n'y avait pas de raison. Enfin si, il y en avait une, une seule, très rationnelle : à force de dépenser sans compter pour ses expéditions, Pinart avait épuisé toutes ses ressources, celles de sa famille d'origine et celles de ses deux épouses successives. Joli score. Soit. Mais au point de finir seul, anonyme, sans le sou ? Cela est déjà arrivé, bien sûr. Mais quelque chose ne collait pas. Et ce quelque chose, je l'ai trouvé à force de me documenter. Tu vois, Colombe, où nous mènent nos jardins secrets. A force de confronter son récit à d'autres récits, j'ai fait une découverte. Je n'ai guère de mérite car j'en lisais comme tu le sais beaucoup pour lever le mystère qui, moi, m'animait. Et puis j'adorais m'évader grâce à eux, moi le petit Suisse si éloigné de ces lieux. Or voici que je tombe un jour sur le carnet de bord du naturaliste qui, à l'instar du photographe ou du géographe ou autres professions pré-anthropologiques, avait accompagné Pinart lors de sa virée pacifique. Bon, son style était moins attachant mais il fourmillait de précisions absentes chez Pinart. Et pour cause... et pour cause... Certes, comme Pinart, le naturaliste mentionne le pillage, car il n'y a pas d'autre mot et la pratique

était alors courante, de sépultures. Il décrit avec minutie leur transport rocambolesque jusqu'au navire. Pinart, comme tous à l'époque, n'eut aucun scrupule -sinon, point de gloire et rien dans les musées occidentaux- : « *Afin de transporter plus facilement nos trouvailles, les matelots qui nous avaient accompagnés imaginèrent d'attacher ensemble crânes et ossements, et après se les être partagés, de les suspendre à leur cou en forme de colliers. Rien de plus inaccoutumé et de plus pittoresque que de voir nos braves marins portant gravement cette parure d'un nouveau genre, et nous précéder dans ce costume funèbre vers le village. Craignant cependant d'effrayer les Kanakes, nous crûmes devoir contourner Mataveri et nous diriger vers le petit port de Hanga-Piko, afin d'y cacher nos richesses jusqu'au lendemain, sous les pierres et les décombres. Malgré nos précautions, les naturels nous avaient aperçus, et nous fûmes singulièrement étonnés peu de temps après de les voir venir vers nous, eux aussi porteurs d'ossements qu'ils nous cédèrent sans difficulté pour un peu de tabac* ».

Ahurissant et grotesque. Mais authentique, ma chère Colombe. Ce n'est un secret pour personne, surtout pas pour toi dont il s'agit des ancêtres, que la peur, la dépendance et la recherche de protection mènent souvent à se soumettre et à collaborer. S'en suivent des actes sacrilèges (là aussi, il n'y a pas d'autre mot) que les bénéficiaires -Pinart et sa bande- ont le culot d'expliquer par la « naturelle gentillesse » des locaux. Du pillage, oui ! Derrière la splendeur, déjà la décadence. Et ce que Pinart ne dit pas, mais que le naturaliste rapporte, lui, c'est la stupeur, la pâleur, l'horreur de Pinart, toujours le même Pinart, face à des pétroglyphes. Dans son récit à lui, aucune mention n'est faite de ces pierres gravées. Tiens, tiens... et pourtant, il les a vues. Même qu'une d'entre elles l'a révolté et même que, foi de naturaliste un peu bavard, il s'est enfui en chancelant et en hurlant, à en faire paniquer les hordes de sangliers paisiblement couchés sous les feuillages. Qu'avait donc vu Pinart de si insoutenable ? De retour à bord, il resta muet et ne sortit de sa prostration que pour supplier les témoins de cette scène, un à un, de garder le secret. Car il s'agissait visiblement d'un secret. Un secret ? Voir un homme perdre ses moyens devant une vulgaire pierre gravée ? Soit, Pinart, si tu dis que c'est un secret, et que tu le veux bien gardé, apaise-toi : on le gardera. Pinart a beau achever son récit avec lyrisme sur une bonne action, reste que la fin est un peu courte. Il faut lire entre les lignes, Colombe, et ne pas céder à des tours de passe-passe un

peu faciles: « *Il nous restait un devoir à remplir. Peu de temps après notre retour au village, nos hommes apportèrent la croix que Koreto avait demandée pour la tombe de Dutrou Bornier. Après nous être inclinés devant la douleur muette et le regard reconnaissant de la pauvre reine kanake, nous lui fîmes nos derniers adieux. Quelques instants encore, et nous cinglions vers les rivages des Pomotu et de Tahiti* ». Pour un peu, ce serait touchant. Sauf que c'est un peu court, on le sent. Et pour cause : l'épisode des pétroglyphes s'est en réalité intercalé entre les adieux à la reine et le départ, légèrement précipité. Qui l'affirme ? Le naturaliste. Certes, il a trahi. Mais grâce à son témoignage, on sait ce qu'il en est vraiment pour Pinart et, peut-être, pour d'autres, tant d'autres Pinart.

Pinart = pillard. C'est la seule vérité. Alors Pinart a trinqué, ce n'est pas compliqué.

Qu'a-t-il donc vu qui le rende à ce point fou ? Et de quoi semble-t-il avoir été sur le tard durement puni ? Il le raconte lui-même, à travers la voix consignée du naturaliste. Sacré Pinart. C'est bien ce que je disais : la splendeur et, déjà, la décadence. Car ce que Pinart vit, ce fut lui-même, juste quelques années plus tôt, embarquant une centaine de masques cérémoniels de l'archipel du Kodiak vers la radieuse France et ses musées naissants. Oui, ce que Pinart vit sur une pauvre dalle de pierre de lave perdue au milieu des fougères, à l'intérieur d'un pauvre dessin de tortue, c'est un masque. Le même masque qu'à des milliers de kilomètres il avait alors gentiment dérobé à la vigilance des Indiens d'Alaska. Il n'avait pas pu s'en empêcher. Le masque était trop beau, trop parfait, mi-homme mi-wapiti, en bois peint de couleurs vives d'un côté, noir et blanc de l'autre. Il l'avait frappé comme une évidence lors d'un des spectacles d'hiver auquel il avait eu la chance d'assister. Je dis « la chance » car ces traditions ont par la suite totalement et très vite disparu. Une fois la région vendue par l'empire russe aux Etats-Unis, les chasseurs d'or et autres missionnaires n'ont pas manqué de gentiment acculturer la population sugpiaq, lorsque celle-ci n'a pas péri « d'elle-même » suite à une terrible épidémie de variole... importée. La colonisation, même pour de bonnes raisons et de nobles causes, n'est que violence, on le sait. Tu le sais très bien, Colombe. Difficile à Pinart de l'ignorer, lui qui fila quasi en douce avec ses masques, en principe détruits à la fin des festivités. Difficile aussi d'ignorer leur haute charge symbolique, lui qui avait été gentiment admis à des rites chamaniques. Difficile enfin d'ignorer leur valeur inestimable, à marchander

comme un vulgaire petit-bourgeois dépravé à son retour dans la Mère-Patrie. Difficile. Difficile de résister, Colombe. C'est toujours si difficile de résister. Hésiter. Être traversé d'un vague pressentiment, d'une fugace culpabilité. Tenter de résister car l'irréparable affleure. Difficile. Trop difficile. Céder alors à la tentation. Après tout, dérober des idoles ne fera pas de mal car, dès lors qu'elles seront chez lui ou dans un musée, elles ne seront plus que des objets.

Une fois la décision prise, sous l'emprise de sa sombre pulsion, Pinart n'eut donc plus qu'une obsession : partir. Partir vite, loin, et le tour serait joué, les idoles ne seraient plus que de (presque) vulgaires objets. J'aime à l'imaginer, minable, si minable, bourrant les kayaks que ses hôtes l'avaient gentiment aidé à fabriquer, s'arrachant de nuit à ces côtes sincèrement rêvées, sincèrement chéries. J'aime l'imaginer, ensuite, exultant en son for intérieur sur un paquebot bien fumant au long cours. Que j'aime l'imaginer, enfin, faussement modeste, plus que jamais avide, son précieux butin sous le bras, enfin encore dans des caisses juste ouvertes pour célébrer le retour du prodige, lui remettre à seulement 21 ans la médaille d'or de la Société de Géographie. J'aime l'imaginer. Comme j'aime imaginer le ravissement de tous ces visages incrédules, sans morale ni aucun fondement, face aux masques exposés au Muséum d'Histoire Naturelle. La collection fut ensuite dispersée, une partie allant au musée de Boulogne-sur-Mer, la ville natale de ce cher et sacré Pinart, l'autre au Musée de l'Homme, anciennement du Trocadéro. J'aime, je n'en peux plus d'aimer, le visage transporté de Pinart face à son joujou, le masque mi-homme mi-wapiti. Car Pinart a menti : non, il n'a pas tout donné aux institutions qui, en échange, promettaient de financer ses autres expéditions. Car la fortune personnelle des uns et des autres ne suffisait pas, ne suffisait plus à alimenter sa passion. Et puis les institutions ne faisaient pas que payer : elles honoraient, faisaient carrières et réputations. Alors les institutions, il fallait y faire attention, la jouer loyal envers elles. Mais comment était-ce possible ? Oui, comment résister ? Douleuruse question. Pinart -il eut en un sens raison- n'allait tout de même pas tout leur donner ! Après tout, certes il s'était fait plaisir, grand et saint égoïste plaisir, mais c'était aussi lui qui avait pris des risques. On n'a jamais vu un conservateur de musée voir sa vie menacée, à moins d'abuser lors d'une inauguration, en compagnie d'un ministre : trop de toasts portés aux indigènes peuvent à la longue, il est vrai, nuire à la santé ! Mais Pinart, c'est autre chose. Lui est allé au charbon, au contact. Alors se bâtir un petit

empire, bien sûr qu'il a eu raison. Il n'a pas vraiment hésité. Il a décidé de ne plus hésiter. Il a suspendu le masque dans sa propre chambre, à l'abri des regards mondains. Cela n'a pas duré longtemps puisqu'il est reparti quelques mois après en voyage. La veille de son départ, il a enfermé l'idole dans un caisson, terrifié à l'idée qu'elle puisse disparaître en son absence. Pauvre Pinart, naïf Pinart. Comment a-t-il pu se mettre sérieusement sous la protection d'une divinité ainsi bafouée ? Décidément, il n'avait rien compris. Car de deux choses l'une : soit il ne la voyait plus que comme un objet et alors il n'attendait rien, je veux dire rien de métaphysique, d'elle. Soit il lui prêtait quelque pouvoir, et alors... alors... ne pas omettre le respect dû à toute divinité. C'est cela qui est touchant avec Pinart : il était dans un entre-deux, comme son masque, ni tout à fait salaud, ni pleinement innocent. Et il le savait. Et il est ainsi parti, l'idole dans le caisson et lui... pas si loin d'elle, au fond.

Pinart n'était pas à l'aise. Cela, le naturaliste qui fit sa connaissance à bord du Seignelay l'a tout de suite noté. Pinart n'était pas, comme on dit, « tranquille ». Il dormait mal, mouillait sa couchette de sueurs âcres et glacées. Il se réveillait, tremblait à ne pouvoir par personne être apaisé. Il ne disait rien. Il taisait l'idole. Il taisait le rapt, le déracinement puis l'enfermement. Il taisait ce masque qui le hantait et qui, au détour d'une pauvre dalle de pierre de lave perdue au milieu de fougères, à l'intérieur du dessin d'une pauvre tortue, le fixa à des milliers de kilomètres de l'Alaska. Il se retint, mentit, alla et vint, fendit les océans. Pinart fuyait ! Pinart n'était que fuite ! Pourtant, il savait très bien. Il aurait suffi de peu : à la limite, laisser les musées et autres collectionneurs poursuivre leur condamnable besogne, mais lui, ne plus y participer. Cesser d'alimenter et de cautionner. Et lui, ramener en main propre l'idole à sa place. Car l'idole était ni plus ni moins déplacée. Et c'est pour cela, parce qu'il n'a rien fait alors qu'il savait, qu'il mesurait comme personne, oui comme personne, l'étendue de sa trahison, que Pinart a payé.

Pinart, lui, a payé. Mais combien ont payé ? De ma case et de ma baie, loin de tout, je reçois encore quelques nouvelles, trop de nouvelles, Colombe, des villes lumières. Je sais que les affaires vont bon train. Je sais que l'on fait beaucoup d'argent à coup de somptueuses expositions mettant en scène les objets de civilisations disparues. Je sais qu'on les admire, qu'on s'apitoie à grand renfort de courbettes repenties. Tu me diras : au moins

ça, puisqu'on les a gentiment aidées à disparaître. Soit. Mais Pinart n'est pas tout. Il y a toute cette mécanique si nauséabonde, même pas schizophrénique. J'ai su que la conservatrice du Musée de Boulogne avait viré folle elle aussi. C'était un jour pourtant lumineux dans les magasins de la réserve. Elle inspectait la collection Pinart en compagnie d'un stagiaire et tomba sur une partie sonnante creux à laquelle elle n'avait jamais prêté attention. Patiemment, ils ouvrirent ce qui s'avéra être le double fond d'une vieille cantine rouillée. Elle jeta sa main et en extirpa l'idole que, derechef, dans un épouvantable cri, elle lâcha. Le stagiaire ne comprit rien, le bienheureux, et, comme je te l'ai dit, la conservatrice vira folle. Elle aussi a payé. C'est un peu injuste, et en même temps ce n'est pas encore assez. La question, la seule et vraie question, c'est toute cette mécanique, toute cette folie prédatrice qui de la lune à Mars réduit tout en morceaux, en produits trimbalés à dos d'hommes puis en bateaux, avions et navettes cargo. Qui va payer pour tout cela ? Quand tout cela va-t-il s'arrêter ?

Je doute. J'ai toujours douté. C'est à Pinart que je dois d'avoir à temps douté. C'est à ses hésitations que je dois ma petite et modeste éthique, sans laquelle j'aurais peut-être bien mal agi. Ses hésitations, comme tu vois, Colombe, ma Colombe chérie, ne furent pas sans effet sur moi. Car si aujourd'hui vieillir me fait en un sens rajeunir, me rend soluble dans le Grand Tout, c'est à Pinart que je le dois. En enquêtant sur l'explorateur, j'ai trouvé l'homme et sa faille. J'ai saisi le message. Puissent les puissants de ce monde en faire autant, laisser les idoles à leur juste place et avoir la sagesse d'occuper la leur, en ce très bas monde, c'est-à-dire humblement. Mais pleinement. »

Varécy

Octobre 2015